

CINÉ-CAFÉ du samedi 1^{er} juin 2024

Une petite plongée dans vos souvenirs ? (pour ceux qui y étaient)
Et pour les autres, un petit rappel, au milieu de l'été, de nos ciné-
cafés actuellement en vacances, eux aussi...



À son image nous a été conseillé par une des deux présentes qui nous ont fait un compte-rendu du Festival de Cannes 2024, et nombre d'entre vous l'ont certainement découvert depuis, grâce à l'avant-première qui a eu lieu



au Méliès le 10 juin, suivie d'une rencontre avec l'équipe du film.

En plus d'être une réflexion filmique sur la place et la fonction des images fixes (puisque la protagoniste est photographe), c'est le portrait d'une jeune femme qui s'émancipe de son milieu social, de son village, de sa terre natale à laquelle elle est fort attachée... Dans un premier temps liée, par amour, à un homme condamné à la clandestinité parce que militant nationaliste, elle se libère même de cette relation plutôt toxique puisqu'elle la mène dans une impasse.

Des images d'archives issues des journaux télévisés des années 1980, très adroitement utilisées, servent à poser le contexte ; mais ce qui est touchant, c'est que Thierry de Peretti décide d'adopter le point de vue de cette jeune femme au destin romanesque : une figure de second plan, du point de vue historique, mais c'est bien de s'attacher aux pas de ceux qui n'attirent pas l'attention, ceux dont on ne parle pas dans les journaux, les discrets qui peuvent vivre, à l'instar de cette héroïne, des désillusions déchirantes.

Rencontre avec l'équipe du film, [là](#).



Quel délice, ce film, pour les cinéphiles de plus de 30 ans ! Ceux qui ont moins, il est à craindre que le nom de Marcello Mastroianni soit au mieux, un nom connu mais sans qu'ils mettent un visage dessus, au pire un nom qui ne leur dit carrément rien du tout ! Nostalgie d'un temps où moins d'écrans faisaient que plus de gens regardaient la télévision, et la télévision publique diffusait des films classiques, faisant connaître, génération après génération, les gloires du temps passé, jusqu'à celles du temps du cinéma muet.

Toujours est-il que **Marcello mio** est une fantaisie qui part d'un postulat original et qui frappe d'évidence : on dirait que Chiara Mastroianni se prendrait pour son père. Se grimerait, s'habillerait comme son père et se ferait appeler Marcello. À l'image, l'idée prend rapidement vie parce que Chiara Mastroianni ressemble effectivement beaucoup à son père et qu'il suffit qu'elle chausse ses lunettes et son chapeau de **Huit et demi** pour créer un trouble, tant on retrouve l'essence de Marcello Mastroianni dans ses attitudes et sa démarche.

En même temps, le film ne s'arrête pas à cette idée, certes jolie mais un peu courte. Il dit quelque chose du rapport mère-fille, puisque Catherine Deneuve joue son propre rôle. Du rapport père-fille aussi bien sûr, puisque si elle se lance dans cette mystification, c'est que son père manque trop à la Chiara du film, comme il manque certainement pas mal à la vraie et à nous tous ! Il dit aussi quelque chose de notre rapport à nos morts, de comment nous continuons à être en relation avec ceux qui ne sont plus là.

Autre thème : l'amitié, puisque la Chiara du film trouve un allié en la personne de Fabrice Lucchini, qui pour une fois est sobre et touchant, surprenant. Il la défend contre tous ceux qui veulent l'assigner à sa seule identité réelle et il y a beaucoup de tendresse dans leur rapport.

Enfin, c'est un film né de la très belle relation entre Chiara Mastroianni et Christophe Honoré, directeur d'acteurs fantastique. Il la dirige très bien, c'est lui qui l'a convaincue de faire du théâtre et elle a joué sur scène *Le ciel de Nantes*, qui est son histoire à lui. Il dit que c'est une actrice toujours dans les marges, très décalée, ça ne la gêne pas de disparaître. N'est-ce pas extraordinaire, pour une actrice ? La plupart de ses collègues ne désirent que le contraire : rayonner dans la lumière. Après, on peut comprendre qu'avec ses parents si célèbres et célébrés, elle recherche l'ombre. Reste que quelles que soient les explications psychologiques, sa présence au monde est poétique.

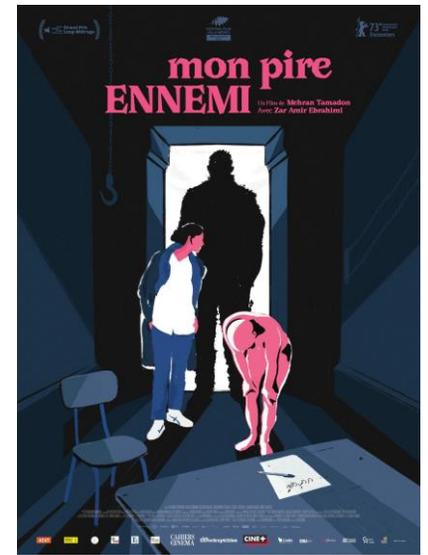


Rendez-vous avec Pol Pot est un film de fiction réalisé par Rithy Panh, grand documentariste qui consacre sa vie à raconter et documenter le massacre de la population cambodgienne par les Khmers rouges de 1975 à 1979. Basé sur le livre d'une journaliste américaine qui raconte l'histoire authentique et unique du voyage de deux journalistes américains et d'un marxiste britannique sympathisant du régime, au Cambodge en 1978, en vue de réaliser une interview de Pol Pot, le film fait des journalistes des Français. Il est intéressant pour sa réflexion sur ce qu'est le journalisme parce qu'en l'occurrence, ce n'est pas forcément ce qu'on en attend. Film sur l'aveuglement, aussi : que signifie être engagé et jusqu'où cela peut-il aller ? Qu'est-ce qui se passe quand on comprend ce que cache la propagande ? Et quand on refuse de comprendre ? La fin est très dure.





Là où Dieu n'est pas et Mon pire ennemi forment un dyptique impressionnant. Mehran Tamadon est un réalisateur iranien qui vit en France depuis des années. Il est venu au Méliès, en [mars](#) puis en [mai](#), pour présenter ces deux films.



Dans **Là où Dieu n'est pas**, il demande à des compatriotes, exilés comme lui, de reconstituer et mettre en scène les tortures dont ils ont été victimes en Iran. Tour à tour, il interroge trois personnes, un homme, une femme, un autre homme. Il les emmène dans un hangar où traînent des objets abandonnés et avec trois bouts de ficelle – ce qui sollicite notre imaginaire – il leur fait reproduire ce qu'ils ont subi de manière concrète et sensible puisqu'ils reconstituent, avec ces objets, le dispositif mis en place pour les contraindre. Avec un matelas crado, un câble et un lit en ferraille, le premier nous montre comment il était attaché et frappé sur la plante des pieds. La deuxième fait fabriquer par le réalisateur et ses assistants des cages, avec des planches fixées au sol, pour montrer comment elle-même et ses compagnes étaient séparées, après que les gardiens de la révolution se fussent rendu compte que la promiscuité les faisait tenir grâce à la solidarité qu'elles se manifestaient entre elles. Le troisième nous montre comment il faisait les cent pas dans 5m² et comment il utilisait ses souvenirs de littérature pour ne pas devenir fou.



Ils répètent ce que les tortionnaires leur disaient, les mots leur viennent facilement parce qu'ils se sont inscrits dans leur chair. Le film s'appelle **Là où Dieu n'est pas** parce que, alors qu'ils ont été arrêtés au nom de la religion, un gardien a dit à l'un d'entre eux : « *N'appelle pas Dieu ; ici, Dieu n'est pas* ». Les fascistes ne sont pas à un paradoxe près !

Dans le cas de la femme, le plus terrible est qu'elle a été « retournée ». À un moment, elle est passée de l'autre côté, de prisonnière à gardienne et elle se montre en tant que captive puis en tant que gardienne maltraitant ses ex co-détenues.

Le film ne comporte pas d'images violentes mais psychologiquement, il est difficile à suivre. Un psychologue de l'institut Primo Levi (association dédiée au soin et au soutien des personnes victimes de la torture et de la violence politique exilées en France) qui accompagnait Mehran Tamadon pendant le débat qui a suivi la projection de **Là où Dieu n'est pas**, a expliqué qu'il trouvait cette démarche intéressante. Il a constaté que quand la victime prend le rôle du tortionnaire, ça lui permet d'exorciser. D'ailleurs, la femme qui se montre en tant que torturée puis en tant que torturante dit à la fin que ça lui a fait du bien de repasser par là. De toutes façons, mettre des mots sur ce qu'on a vécu est toujours une libération. Parce que tant qu'on ne met pas de mots ça s'enkyste en soi et ça se transforme en M.A.U.X.



Dans **Mon pire ennemi**, Mehran Tamadon met en œuvre un autre dispositif : un jeu de rôles. Il demande à plusieurs amis iraniens exilés comme lui de jouer le tortionnaire, lui jouant la victime. Le premier à qui il le demande décline d'entrée de jeu : « Je ne peux pas, ce n'est pas dans ma nature. » Le second essaie mais ça ne va pas très loin. Le troisième est une femme, l'actrice Zar Amir Ebrahimi, celle-là même qui a eu le prix d'interprétation féminine à Cannes en 2023. Elle prend ce jeu de rôle très à cœur et elle lui demande de faire des choses humiliantes, elle va assez loin et il s'exécute puisque son idée est de montrer cette situation où l'on est extrêmement vulnérable face à quelqu'un qui se sent tout puissant.

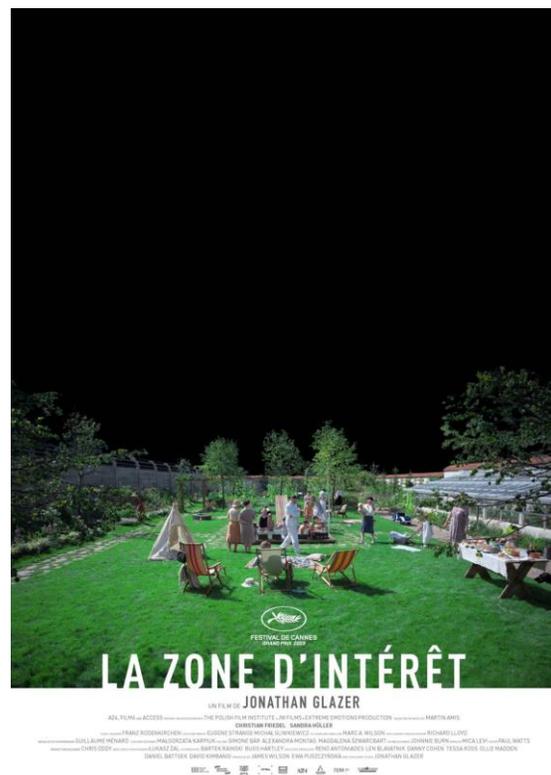
En jouant « pour de vrai » une femme dure, cruelle, perverse, Zar Amir Ebrahimi se réapproprie ce qu'on lui a fait. Parce qu'elle raconte ensuite ce qu'elle a subi, pourquoi elle a quitté l'Iran, et elle a vécu des choses horribles. C'est ainsi que de deux manières différentes, ces films complémentaires montrent la catharsis.

Pourquoi aller voir des films pareils ? *« Je comprends l'intérêt de la catharsis pour les personnes qui ont fait le film, mais qu'est-ce que ça nous apporte à nous, spectateurs ? »* Une réponse est : *« Quand je sens, par son sujet, qu'un film va solliciter mon empathie, j'y vais »*. Une autre : *« Ils ont fait un effort pour faire ce film, pour apporter ce témoignage difficile ; j'y vais comme pour leur dire : vous n'avez pas fait ça pour rien. Je viens vous regarder et vous écouter. »*

Ces deux films ont par ailleurs un intérêt proprement cinématographique : ce sont deux objets de cinéma qui expérimentent chacun quelque chose : **Mon pire ennemi** montre en temps réel comment un jeu de rôles peut aider une victime à se réapproprier le temps où il/elle a été dépossédé.e de son libre-arbitre. **Là où Dieu n'est pas** montre comment, en sollicitant l'imagination du spectateur, on peut lui faire partager puissamment une expérience, plutôt qu'en représentant celle-ci de manière « pornographique » diront certains, dans une fiction.

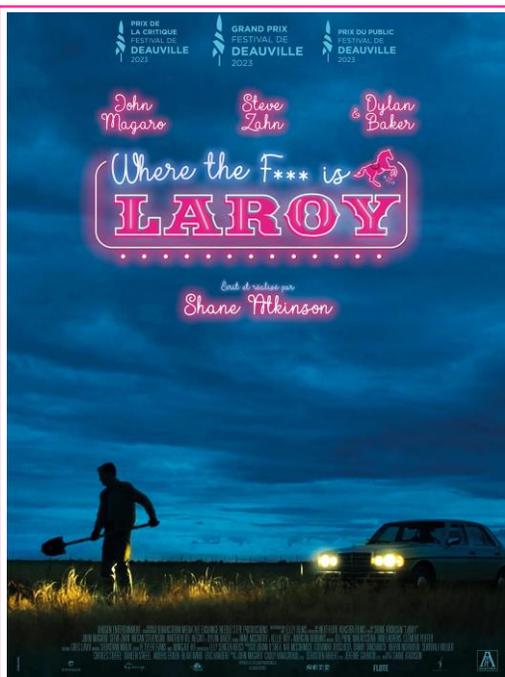
Ce débat nous a amenés à évoquer un des films qui nous a le plus marqués l'année dernière : **La Zone d'intérêt**.

Ce film-là choisit soigneusement ce qu'il représente et ce qu'il ne représente pas : il montre une famille nazie vivant de et à côté d'Auschwitz ; il ne montre rien de ce qui se passe à l'intérieur du camp. C'est un objet de cinéma inédit et c'est ce qui fait son intérêt, car un film ne peut pas exister dans un seul but pédagogique. En l'occurrence, pour ceux qui n'ont pas connaissance de ce qui s'est passé, il n'est pas pédagogique puisqu'il ne montre rien de l'extermination des Juifs. Alors, *« pourquoi ? »* ont redemandé certains. *« Pourquoi refaire un film sur ça ? C'est quoi l'intérêt ? Montrer la banalité du mal ? Mais on le sait, on en sait un rayon sur ça maintenant ! Pourquoi remettre le couvert ? »*



Eh bien, pour remettre le couvert, précisément ! Pour ceux qui ne savent pas, en particulier les jeunes. F. est allée voir un spectacle de théâtre sur le thème de la Shoah, dans une salle remplie d'adolescents amenés là par quelque professeur d'Histoire. Après la représentation, le metteur en scène s'est adressé à eux pour leur demander : qui connaissait cette histoire ? La proportion de ceux qui n'en avaient jamais entendu parler était énorme. Il faut, régulièrement, raconter ce qui s'est passé, en réfléchissant bien sûr à la façon de le faire pour éviter l'obscénité.

Sans compter que **La Zone d'intérêt**, outre son dispositif de « télé-réalité chez les nazis », montre comment le national-socialisme a permis à des gens modestes de se servir du nazisme pour vivre une ascension sociale. Cela avait-il déjà été montré de façon aussi magistrale ?

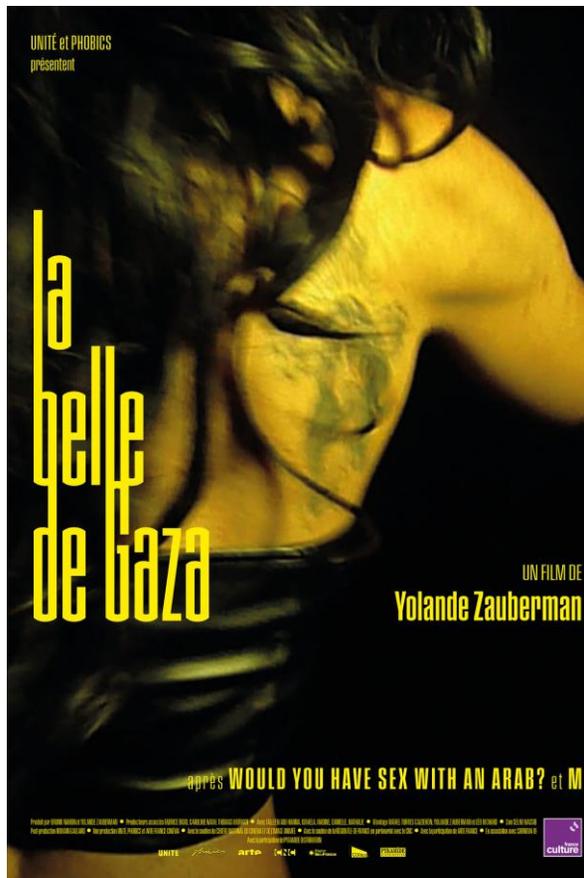


Changeons de registre ! **LaRoy** est du pur cinéma de divertissement, une comédie noire. Le film tient son titre du nom d'un bled au Texas, dans l'Amérique profonde et trumpiste. Le protagoniste, propriétaire terne d'un Bricorama local, achète un revolver et cela le fait prendre pour un tueur à gages. Le deuxième personnage est un détective privé tellement nul qu'il n'a même pas de carte. Ils forment un duo extraordinaire. Puis survient un troisième personnage : le vrai tueur à gages. Il va y avoir plein de morts... c'est immoral mais ça fait du bien d'aller voir aussi ce genre de films. Grand prix à Deauville.



Nous sommes si peu à avoir vu **Les Trois Fantastiques**, quel dommage ! Un seul en a parlé, qui l'a qualifié de film « social », très intéressant, tourné en Ardèche. C'est l'histoire d'un jeune adolescent dont le grand frère sort de prison et qui se trouve embarqué dans ses combines. C'est très bien fait et le jeune acteur de 13 ans est à suivre: il s'appelle Diego Murgia et il crève l'écran !





Si le cinéma, c'est la lumière dans le noir, alors **La Belle de Gaza** est du cinéma ! Ce documentaire de Yolande Zauberman, troisième volet de sa *Trilogie de la nuit*, nous transporte dans la rue la plus sombre et la plus glauque de Tel Aviv, où surgissent des personnes très apprêtées, qui habillent la nuit de couleurs vives et brillantes. Ce sont des prostituées transgenres. La cinéaste va à leur rencontre et recueille leurs paroles.

Ça s'appelle **La Belle de Gaza** parce qu'après le tournage de son film précédent, **M**, déjà à Tel Aviv, elle avait entendu parler d'une transgenre venue à pied de Gaza. C'est le point de départ de ce film-ci : elle part à sa recherche. L'a-t-elle

trouvée ? On ne le saura pas mais très vite, ce n'est plus le sujet. Le sujet, ce sont ces femmes qu'elle rencontre et qui sont fascinantes parce qu'elles se sont construites hors des codes, qu'elles ont dû se battre contre la société et même souvent contre leur famille pour devenir qui elles se sentaient être. Des guerrières exposées à la violence des hommes qui ne supportent pas que puissent exister des êtres qui se libèrent de l'identité qui leur a été assignée à leur naissance.

M-C. n'a pas aimé le côté voyeur du film, tous ces plans où Yolande Zauberman montre les prostituées dans la rue. Ce n'est pas cela qui est intéressant et c'est voyeuriste. A contrario, on peut penser qu'elle les filme ainsi pour montrer leur force et leur courage, dans quelles conditions elles travaillent.

En tout cas, chaque rencontre commence dans cette rue glauque et se poursuit dans une intimité où se déploient des réflexions passionnantes. Une femme transgenre âgée raconte qu'elle a été mariée à un rabbin qui ne s'est rendu compte de rien, c'est à mourir de rire ! Une autre explique ce que c'est de passer d'une jouissance masculine à une jouissance féminine, ça requiert une transformation physique... et dans la tête !



Et puis arrive cette séquence sublime où Talleen, la star des transgenres en Israël, première Miss Trans en 2016, parle avec son père dans le bus que celui-ci conduit, de nuit. Le père est filmé de profil, le visage de Talleen se reflète dans la vitre à côté de lui, c'est tellement plus beau qu'un bête champ/contrechamp ! De plus, cela induit que leurs regards ne se croisent pas, ne les gênent pas pour se parler à cœur ouvert. Ils évoquent le temps de la séparation, quand Talleen a été chassée de la maison familiale, puis les retrouvailles, quand son père est venu la rechercher parce qu'elle lui manquait trop.

Pendant le [débat](#), on a évoqué cette scène et celle où, dans la famille de Talleen, sont projetées sur un drap blanc des films en Super 8 d'elle enfant, donc d'elle garçon, et les enfants de la famille, ses nièces, ses neveux, regardent ces images et c'est parfaitement accepté. L'aboutissement d'un combat.



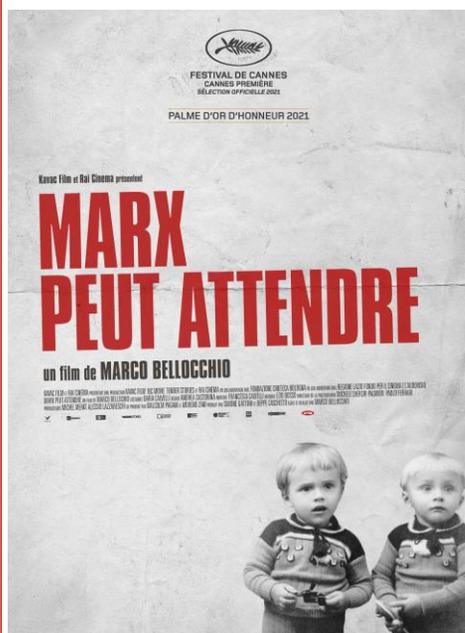
Une seule d'entre nous l'avait vu, le 1^{er} juin. Nous l'avons écoutée nous le conseiller. C'est l'histoire d'une rencontre entre deux personnes fragilisées par la vie. On en a certainement vu d'autres, des films qui racontent ça, mais comme celui-ci est fait, non, on n'avait jamais vu ça.

L'acteur Peter Sarsgaard a gagné un prix pour ce film à Venise, l'actrice Jessica Chastain aurait pu en gagner un aussi, tous les deux sont fabuleux.

Leurs personnages ? Saul a perdu sa femme et il perd la mémoire. Il se souvient des choses anciennes mais pas de ce qui vient de se passer. Du

coup, au début on le trouve un peu débile : il fait des choses qui n'ont pas de sens, comme la suivre dans la rue après une fête d'anciens élèves où elle s'est rendue à contrecœur, puis rester toute la nuit sous la pluie sous sa fenêtre. Elle, c'est Sylvia. On comprend qu'elle a eu d'énormes problèmes avec les hommes à la façon dont elle surprotège sa fille adolescente. De leur rencontre improbable naît une très belle relation, faite de moments fusionnels, puis d'écartements, de retours...

Tous les spectateurs en sortant reconnaissent que ce n'est pas gai, ce n'est pas un film léger mais on se sent bien en sortant de la salle parce que tout le monde est respecté, les personnages comme les spectateurs.



Nous nous permettons tout au ciné-café, y compris de parler de films qui passent... à la télévision ! **Marx peut attendre**, de Marco Bellocchio, n'est incompréhensiblement pas passé au Méliès quand il est sorti en novembre 2023, et pour ceux qui seraient passés à côté, Arte offre une séance de rattrapage. Et ce n'est pas parce qu'il est diffusé [en replay](#) jusqu'au 31 octobre qu'il faut procrastiner ! N'attendez pas qu'il ne passe plus. Si vous ne l'avez pas vu, je ne saurais que trop vous conseiller de vous le mettre sous les yeux...

Après avoir offert à l'Italie une séance de psychanalyse à 360° avec sa série **Esterno notte**, sur la mort d'Aldo Moro, Marco Bellocchio se tourne vers sa propre sphère privée pour revenir sur une tragédie qui a marqué sa famille et lui-même : le suicide de son frère jumeau en 1968, à l'âge de 29 ans. En 1968, Marco Bellocchio était maoïste et participait pleinement à l'effervescence révolutionnaire qui agitait alors la planète et plus particulièrement l'Europe occidentale. Il était tellement pris par son engagement politique qu'il n'a pas su percevoir combien son frère allait mal. Alors à 80 ans, il réunit ses frères, ses sœurs, ses tantes, ses neveux, nièces et leurs enfants, tous les membres de sa famille, pour revenir sur ce fantôme qui a hanté son œuvre et leurs vies. Il échange aussi avec un psychiatre et un jésuite qui apportent leur éclairage, leur vision particulière sur cette histoire.

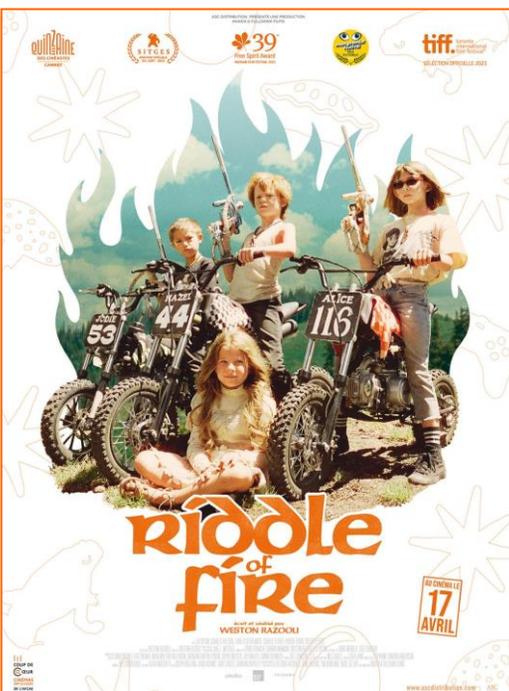
Bien sûr, avec autant d'intervenants, le cinéaste fabrique un portrait kaléidoscopique du disparu, enchaînant des photos fixes en noir et blanc de leur enfance avec des images animées issues de films amateurs de quand ils avaient vingt ans, et ce passage de



l'immobilité au mouvement crée de l'émotion, mais ce qui étire le cœur peu à peu et de plus en plus fort, c'est l'esquisse qui se forme d'un petit dernier fragile que chacun, occupé à trouver sa propre voie, à s'extirper de cette famille foyer de névroses, n'a pas vu s'enfoncer dans la dépression.

À intervalles réguliers, un extrait d'un film de Bellochio illustre un souvenir qui vient d'être évoqué et c'est ainsi que le spectateur mesure combien son histoire familiale et particulièrement le destin tragique de ce petit frère solitaire a infusé toute l'œuvre du cinéaste. Tout comme, à écouter ses frères, il se dit que la lucidité et la rigueur intellectuelle qui caractérisent ses films ne viennent pas de nulle part...

Pourquoi ce titre ? Pendant leur dernière rencontre, alors que son jumeau lui faisait part à mots couverts de ses tourments intérieurs, Marco Bellochio lui a répondu « engagement révolutionnaire », et comment lutter contre l'ordre bourgeois et s'occuper de libérer le prolétariat de ses chaînes était la solution, allait le sortir de ses idées noires. Alors, son frère lui a répondu : « *Marx peut attendre* ». Il ignorait que ces mots allaient cheminer longtemps dans l'âme de Marco et inspirer, un jour, un de ses plus beaux films.



Une belle partie de rire, pour finir ?

Trois gamins dont la mère est clouée au lit avec 40° de fièvre, donc momentanément livrés à eux-mêmes, décident de lui faire un gâteau. Qui dit gâteau dit : œuf, au minimum un ! Sauf que dans la supérette où ils vont en chercher, le dernier œuf est pris par un homme pas commode qui ne le leur cède pas. Alors, ce film joyeux se transforme en Quête de l'Oeuf ! Ils vont vivre une nuit improbable. Les trois gosses jouent et on sent que ça les amuse. C'est le genre de film qui fait un bien fou. Ça fait rire vraiment, comme rarement.

Et voilà ! C'était le dernier ciné-café de la saison 2023-2024. Si vous avez envie, d'ici nos retrouvailles, de découvrir d'autres avis sur d'autres films, promenez-vous dans la rubrique [Passion du cinéma](#), sur notre site www.rencartaumelies.org ! Chacun peut y partager le coup de cœur de son choix et/ou du moment.

Si vous avez participé à des ciné-débats, retrouvez leur [compte-rendu](#), et si vous avez raté ou souhaitez réécouter une rencontre avec un réalisateur ou toute une équipe de film, c'est [là](#) !



Compte-rendu rédigé par : Isabelle DEVAUX